

Une préface de Gide aux *Liaisons dangereuses*

traduite de l'anglais, présentée et annotée
par
ANTON ABLAS

C'est à Pontigny, en août 1939, que Gide rédigea une préface pour le « bien bon mauvais livre » que sont Les Liaisons dangereuses¹. Destinée à une édition anglaise et écrite apparemment à la demande d'André Maurois, elle fut traduite et parut en tête d'une édition illustrée des Liaisons à Londres en 1940. Si le manuscrit de cette préface — relié avec ses « brouillons et notes préparatoires » — fut conservé, cette version française originelle demeure inédite². Nous donnons ici une traduction de la version anglaise et, ce faisant, bouclons un petit cercle sémantique en accueillant ce texte de Gide dans sa langue « maternelle ».

Dans les écrits de Gide, les références aux Liaisons dangereuses sont, pour la plupart, peu révélatrices. Certes, il en est fait mention dans son Journal, et il en parle ici et là dans ses lettres, mais ce n'est que dans quelques paragraphes de l'article « Les dix romans français que... »,

1. C'est ainsi que Gide qualifie les *Liaisons* dans une lettre du 12 janvier 1903 à André Ruyters (Gide-Ruyters, *Correspondance*, P.U.L., 1990, t. I, p. 163).

2. La vente du manuscrit a été signalée dans le BAAG n° 60, d'octobre 1983, p. 566. Il est établi par la notice du catalogue, grâce à deux lettres qui accompagnent le manuscrit, que c'est Maurois qui, en 1939, a demandé à Gide d'écrire une préface pour une édition américaine (*sic*) des *Liaisons*.

paru dans La NRF en avril 1913, qu'il parle de l'importance des Liaisons à ses yeux, tout en nous livrant quelques brèves réflexions à leur sujet³. Entre cet article de 1913 et la préface que nous présentons ci-après, il y a quelques parallèles. Ils commencent, par exemple, par des souvenirs que gardait Gide de sa première lecture des Liaisons — dans l'article, il parle de la chance qu'il a eue de ne pas les découvrir trop tôt (c'est pour des raisons liées au dénouement de l'action plutôt que d'autres) —, et, de manière assez curieuse, les deux textes insistent sur la question des motifs qu'avait Laclous en écrivant son livre — si la préface est catégorique sur cette question, l'article de La NRF est, lui, plus dubitatif : « J'en viens presque à douter si, dans son impertinente préface, l'auteur se moque, ou si vraiment il ne s'imaginait pas "rendre service aux mœurs", comme il dit. » (Incidences, p. 145). Mais en fin de compte, à la fois au niveau de sa forme et de l'approfondissement des idées, la préface que nous présentons ici est d'une tout autre envergure.

En ce qui concerne son élaboration, nous avons un témoignage assez détaillé dans le chapitre consacré à Pontigny des Conversations avec André Gide de Claude Mauriac⁴. La note en date du dimanche 13 août 1939 y commence en effet avec une longue description de Gide travaillant sur cette préface dans la bibliothèque de l'abbaye. L'observateur, ravi de pouvoir « surprendre Gide en pleine création » (p. 206), a bientôt droit à une lecture à haute voix ; une conversation autour des Liaisons s'ensuit. Au cours des jours suivants, Gide s'entretient à plusieurs reprises de sa préface avec Mauriac et d'autres. Ces conversations, dont on trouve quelques éléments dans le récit/journal de Mauriac, ont apparemment inspiré plusieurs révisions. Mais ce qui ressort des comptes rendus de Claude Mauriac, c'est surtout la déception qu'éprouvait Gide à l'égard de son travail, déception évidente dans ces propos qui lui sont attribués : « Je n'ai pas formulé, ou j'ai mal formulé l'essentiel. À savoir ma joie devant un livre où il n'est pas tenu compte de la morale courante⁵. » En même temps, Gide allègue des circonstances atténuantes en expliquant quelques-unes des limites qu'il s'est imposées pour la rédaction de cette préface : d'abord, il « s'est défendu [...] tout vocabulaire mystique » (p. 211), mais il voulait aussi éviter au moins un thème qui lui apparaissait trop personnel (ou, disons, trop délicat) : « Ce qui

3. Art. reproduit dans *Incidences* (Gallimard, 1924), pp. 141-9, et dans les *Œuvres complètes*, t. VII, pp. 447-58. Nos références renvoient à *Incidences*.

4. Paris : Albin Michel, 1951.

5. P. 209. Il n'est pas impossible que ce soit cette réflexion qui a motivé la note du premier paragraphe.

me paraît capital dans *Les Liaisons dangereuses*, c'est la dissociation qui s'y trouve excellemment faite entre le plaisir et l'amour. Cela correspond tellement aux préceptes que j'ai toujours suivis dans ma vie... » *Et Claude Mauriac de conclure* : « C'est pour cela qu'il n'en parle pas dans sa Préface : il faudrait trop de précisions » (ibid.). *Quelques jours plus tard, la version finale ne semble toujours pas à la hauteur des espérances de Gide, comme en témoigne un autre propos recueilli par Mauriac* : « Je n'arrive jamais à dire vraiment dans un texte unique ce que je me proposais d'exprimer. Où placer des remarques capitales ? Comment les fondre dans un texte préexistant ? Je ne réussis qu'à cerner mon sujet, à exprimer tout ce qui l'entoure, sauf précisément ce qui est l'essentiel de lui-même, qui est lui-même... » (p. 213). *Mais, malgré la déception que Gide semble avoir ressentie à l'achèvement de son travail, cette préface reste un document important sur son appréciation d'un des classiques de notre littérature.*

*Une remarque, pour finir, à propos de notre traduction. Il va sans dire que nous ne prétendons pas avoir retrouvé les mots qu'a dû employer Gide dans la version originale de ce texte. Si, de temps en temps, nous avons cru deviner quelques tournures françaises derrière la syntaxe anglaise — et donc fait de notre mieux pour les « reconstituer », — nous pouvons seulement assurer à notre lecteur que nous lui avons transmis le sens de la version anglaise. À vrai dire, une telle entreprise de traduction est bien risquée, étant donné, surtout, que le manuscrit existe encore, quelque part... Se peut-il, par exemple, comme le suggère Claude Mauriac dans son livre (p. 209), que Gide qualifiât *Les Liaisons dangereuses*, dans la toute première ligne de sa préface, de livre « épouvantable » ? Ou faut-il supposer que ce vocable frappant, Gide l'avait déjà modifié avant de remettre sa copie ? En tout cas, une chose est sûre, ce n'est pas avec « épouvantable » que l'on peut honnêtement traduire la première phrase de la version anglaise qui contient, elle, un adjectif bien plus banal : « What a tremendous book ! »*

Voici donc notre traduction de la préface de Gide pour Dangerous Acquaintances telles qu'elles furent publiées à Londres en 1940 par The Nonesuch Press, « englished » par Ernest Dowson et illustrées par Chas Laborde.

PRÉFACE AUX *LIAISONS DANGEREUSES*

QUEL merveilleux livre ! À le lire de nouveau, comme je viens de le faire, ce dont je me rends compte tout d'abord c'est combien clairs et détaillés sont les souvenirs que je garde de ma première lecture d'il y a quarante ans *. En même temps, je suis plus que jamais convaincu de l'importance d'une œuvre qui peut laisser de telles traces sur la mémoire, et certain que je n'avais nullement surestimé ni sa beauté ni sa grandeur.

Regarder une scène déjà familière est souvent plus profitable que de visiter de nouveaux pays de l'esprit. C'est nous-même qui changeons, point le paysage. En comparant notre appréciation récente à des souvenirs de jadis, nous reconnaissons le changement en nous-même, et heureux sont ceux qui peuvent l'attribuer à la maturité et non pas seulement à la lassitude et à la répugnance de la vieillesse.

Et donc chaque été je relis quelques grands livres, livres sanctifiés par l'admiration de plusieurs générations, pour y trouver, presque toujours, des qualités passées inaperçues auparavant. Mon appréciation n'est pas moindre qu'à la première lecture, quoique ce ne soit pas toujours pour les mêmes raisons qu'autrefois. Je reviens également à certains que j'admire moins, voire pas du tout, afin de m'assurer que les raisons pour lesquelles d'autres les admirent sont bien fondées, et que celles qui m'empêchent d'apprécier leurs charmes sont, elles aussi, valables. Je me méfie des idées conventionnelles et insiste sur mon droit de ne rien tenir comme établi sans l'avoir mis à l'épreuve moi-même.

Eh bien ! le livre de Laclos est à la hauteur. À la relecture, son importance, à mes yeux, se trouve confirmée ; et cette relecture me convainc également qu'il mérite bien d'être tenu en haute estime.

Les qualités formelles d'un livre sont souvent les dernières reconnues, car ce sont les qualités les plus cachées ; mais elles sont en même temps précisément celles qui assurent qu'un livre durera. Ce que les critiques contemporains trouvent à louer ou à blâmer est, par contre, le dessein de l'auteur. Pour eux, c'est là la substance véritable du livre, c'est là l'épreu-

* La respectabilité, l'attitude convenue, la prose vertueuse de la littérature traditionnelle m'ont tellement dégoûté qu'à l'âge de trente ans j'ai accueilli *Les Liaisons dangereuses* avec une satisfaction énorme, avec un frisson de profonde joie. Enfin je commençais à m'éloigner des sentiers battus ! Enfin j'avais trouvé quelque chose avec quoi je pouvais parler ! [Note de Gide. Toutes celles qui suivent sont nôtres. A. A.]

ve de sa valeur ; ce que l'auteur voulait dire, c'est cela, selon eux, qui a de l'importance ; mais en réalité ceci a beaucoup moins d'importance que la façon dont il le dit. Il y a peu de temps, des sots m'ont reproché d'avoir écrit que « c'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature » ; en réalité, ce que je voulais dire par là, ce n'est nullement que la bonne littérature se fait uniquement avec les mauvais sentiments (comme l'ont suggéré d'autres sots), mais que les considérations morales n'ont rien, ou très peu, à voir avec l'excellence artistique, comme la beauté d'un paysage n'a rien à voir avec son altitude au-dessus du niveau de la mer. C'est le mauvais peintre qui croit pouvoir mieux travailler en hissant son chevalet plus près des cieux.

Richardson se trompa gravement en s'imaginant qu'il pourrait faire mieux que son chef-d'œuvre, *Clarisse Harlowe*, en ne laissant rien que la vertu apparaître dans son *Grandisson*. « Celui qui veut faire l'ange fait la bête », car « l'homme n'est ni ange ni bête », et l'artiste est celui qui prend en considération cette dichotomie. Mais le trop enthousiaste *Éloge de Richardson* nous montre combien Diderot, comme tous les écrivains de son époque, y compris Richardson lui-même, se trompait sur ce point. J'aime la remarque de Diderot après lecture de *Clarisse* : « mon âme était tenue dans une agitation perpétuelle ⁶ » ; j'aime également quand il dit : « c'est lui [Richardson] qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre ; tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions ⁷ » (il aurait pu dire la même chose de Laclos) ; cependant je ne suis pas si féru de sa tentative de lier les qualités remarquables de ce grand livre, voire de les réduire, à l'étalage des vertus propices à l'édification de ses lecteurs ; exhortations indirectes « qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme [et] qui respirent partout l'amour du bien ⁸. » Ce dont Diderot et son époque ne s'apercevaient pas c'est que, au contraire, il advient de ceci précisément, que dans les pages de *Clarisse* le paradis perd continuellement au profit de l'enfer, que ce livre est mille fois supérieur à *Paméla* ou à *Grandisson*.

De ce roman extraordinaire, Rousseau et Diderot ne saisissaient que les éléments pathétiques. Si les historiens littéraires n'ont rien à dire à propos de l'influence de Richardson sur Laclos, et s'ils ne reconnaissaient comme progéniture de *Clarisse* que sa sublime et ennuyeuse fille, *La*

6. Diderot, « Éloge de Richardson », *Œuvres complètes* (Garnier Frères, 1875), t. V, p. 213.

7. *Ibid.*, p. 215.

8. *Ibid.*, p. 213.

Nouvelle Héloïse, c'est que l'autre enfant, ce bâtard d'enfer, *Les Liaisons dangereuses*, ne pouvait que très récemment jouir de la liberté des librairies honnêtes. Pendant longtemps sa renommée, comme le cours d'un fleuve souterrain, demeurait clandestine, son influence inavouée. « Laclos doit sa célébrité actuelle moins à son talent littéraire qu'à son rôle d'agent du duc d'Orléans dans la Révolution française », voilà tout ce qu'on trouve comme éloge dans la *Grande Encyclopédie*⁹. Sainte-Beuve ne le mentionne qu'en passant ; Brunetière, Lanson et les autres, pas du tout. Ceci parce qu'on ne peut rien en dire d'important sans laisser de côté le point de vue moral. En effet ce n'est qu'ainsi qu'on peut reconnaître les qualités formelles de l'œuvre de Laclos, qualités qui nous rappellent Racine ; ces qualités de surface qui, comme je l'ai dit plus haut, assurent qu'un livre durera. Tout ceci fait penser à ce mot de Valéry : « Ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau¹⁰. » *Les Liaisons dangereuses* nous présentent une peau sans rides, une surface sans taches, aussi fraîche et claire qu'à sa naissance. Parfois elles annoncent, presque, Stendhal (« Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne se doute pas encore de ce qu'il lui en coûtera pour le tenter¹¹ », fait dire Laclos à Valmont à propos de Mme de Tourvel) ; et elles ajoutent une grâce même à Stendhal, une espèce d'affectation qui n'est pas sans charme (« Ne savez-vous pas que la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour¹² ? ») ; parfois, de nouveau, elles approchent Racine : « Vous m'avez dit cent fois que vous ne voudriez pas d'un bonheur acheté par mes larmes. Ah ! ne parlons plus de bonheur, mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité¹³. » Je ne citerai plus, de peur que cette préface ne devienne trop longue ; je m'empresse de dire ce qui me tient le plus à cœur.

Pourtant il faut que j'ajoute ces quelques lignes, ô combien exquises dans leur délicatesse, et d'autant plus charmantes que Valmont les écrit dans l'insincérité complète, comme un piège, purement en tant qu'artiste, que corrupteur rusé, déterminé à séduire : « Mais, je puis le dire, cette ivresse des sens, peut-être même ce délire de la vanité, n'a point passé jusqu'à mon cœur. Né pour l'amour, l'intrigue pouvait le distraire, et ne suffisait pas pour l'occuper ; entouré d'objets séduisants, mais méprisa-

9. *Grande Encyclopédie*, t. XXI, p. 716.

10. Mot qu'on lit également dans *Les Faux-Monnayeurs* (*Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Bibl. de la Pléiade, p. 1142).

11. Lettre VI.

12. *Ibid.*

13. Lettre XC.

bles, aucun n'allait jusqu'à mon âme : on m'offrait des plaisirs, je cherchais des vertus ; et moi-même enfin je me crus inconstant, parce que j'étais délicat et sensible ¹⁴. »

Que ce fût l'intention de Richardson, dans *Clarisse Harlowe*, d'édifier ses lecteurs, de peindre un tableau du vice assuré d'en susciter chez ses lecteurs l'horreur et de leur inculquer l'amour et le respect de la vertu, je n'en doute pas. Tout ce qu'on sait de Richardson rend cette hypothèse vraisemblable, et vu la vie tout à fait régulière qu'il a vécue il est bien permis de s'étonner de l'observation extraordinaire, ou plutôt de l'intuition qu'il montre dans le traitement des intrigues d'un libertin tel que Lovelace. Par contre, tout ce qu'on sait de la vie de Laclos nous montre un homme enseveli sous des intrigues mystérieuses, un fourbe, un cynique malin ; donc les déclarations vertueuses des deux préfaces de son livre, celle de l'éditeur et celle du « rédacteur », ne sont pas à prendre au pied de la lettre ; et ne doit-on lire que comme une fourberie son intention avouée de « rendre un service aux mœurs ¹⁵ » par sa publication ; et comme rien de plus qu'un exercice en bouffonnerie cynique, qu'une tentative de sauver les apparences, la volte-face subite par laquelle il fait terminer son livre avec une conclusion puérilement moralisante. Il n'y a pas de doute, Laclos marche la main dans la main avec Satan.

Pourtant ce livre, d'inspiration diabolique, s'avère contenir, comme toute œuvre d'observation profonde et d'expression exacte, et sans que l'auteur le veuille, beaucoup plus d'instruction morale que bon nombre de traités bien intentionnés. En Valmont nous voyons quelque chose d'autre, quelque chose de plus qu'un simple séducteur. « Le don Juan de Molière lui-même, écrit Sainte-Beuve, est autant un impie qu'un libertin ; il y a un fonds de méchanceté en lui, comme aussi chez Lovelace ou chez le Valmont de Laclos. Il existe dans ces caractères, avec des nuances diverses, une base d'orgueil infernal qui se complique de recherche sensuelle, une férocité d'amour-propre, de vanité, et une sécheresse de cœur jointes au raffinement des désirs, et c'est ainsi qu'ils en viennent vite à introduire la méchanceté, la cruauté même et une scélératesse criminelle, jusque dans le plus doux des penchants, dans la plus tendre des faiblesses ¹⁶. »

Tout au début, au commencement de ma relecture, je tâchais de me convaincre qu'un « roué » est le personnage le plus facile à bien réussir. Ne s'agit-il pas simplement, me demandais-je, de le faire agir comme

14. Lettre LII.

15. V. la « Préface du rédacteur ».

16. Sainte-Beuve, « Le mariage du duc Pompée. Lundi 2 mai 1864 », *Nouveaux Lundis* (Calmann-Lévy, 1892), t. VII, p. 389.

n'ayant qu'un seul et unique but, de le peindre comme quelqu'un qui ne se prend jamais à son propre piège ? Je me disais ceci de peur que mon admiration ne fût excessive. Mais non : il faut reconnaître que les « caractères » de Laclos sont aussi flexibles et variés que ceux de Racine, et surtout celui de Valmont. Ce héros démoniaque cultive en lui-même une haine inflexible de tout ce qui est pur ; une haine qui entraîne, dans la chute de Satan, l'innocente Ève. Il se donne à cette haine avec une application inébranlable et tenace telle qu'elle prend en lui presque la place de la vertu. Il n'y a point de laisser-aller chez lui, pas de simple vagabondage. Il ne s'abandonne pas au mal, il ne lui donne pas, fébrilement, son assentiment ; au contraire, il fait tout son possible pour l'obtenir, par vanité (Sainte-Beuve a raison), par orgueil. Mais ce que Sainte-Beuve ne mentionne pas est le côté ludique, l'amour du risque, que Valmont savoure tant — en un mot, le défi. Il s'en faut de peu — perfidie absolue ! — qu'il ne se risque lui-même : on le voit céder, presque, à l'amour ; mais il se retire tout de suite : « car enfin, dit-il, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des moments de faiblesse qui ressemblaient à cette passion pusillanime [c'est ainsi qu'il conçoit l'amour], j'ai toujours su les vaincre et revenir à mes principes. Quand même la scène d'hier m'aurait, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptais ; quand j'aurais, un moment, partagé le trouble et l'ivresse que je faisais naître, cette illusion passagère serait dissipée à présent ; et cependant le même charme subsiste. J'aurais même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causait quelque inquiétude. Serai-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier par un sentiment involontaire et inconnu ? Non : il faut, avant tout, le combattre et *l'approfondir* ¹⁷. » En plus, j'aperçois chez lui une espèce de nécessité de s'opposer à la passion, non seulement pour qu'il puisse en triompher, mais aussi afin de l'observer en tant que psychologue ; il a une soif de connaître, ou du moins la curiosité d'un naturaliste, et ceci rend indispensable qu'il fasse des expériences à la fois sur lui-même et sur les autres. De nouveau, une sorte de joie d'artiste accompagne ses exploits, la joie d'un Pygmalion qui fait vivre ses créations (« Eh quoi ! ce même spectacle qui vous fait courir au Théâtre avec empressement, que vous y applaudissez avec fureur, le croyez-vous moins attachant dans la réalité ¹⁸ ? »). Et ce n'est pas assez pour lui que ce rôle de séducteur ; il veut flétrir ses victimes à vie, les dépraver d'abord et les calomnier ensuite ; tout ceci sans qu'il y prenne beaucoup de plaisir — il le fait plutôt par une sorte de devoir à accomplir et par

17. Lettre CXXXV. C'est Gide qui souligne.

18. Lettre XCVI.

acquit de conscience. C'est cela qui, à un moment donné, lui fait dire à la légère : « De toutes les femmes que j'ai eues, c'est la seule dont j'ai vraiment du plaisir à dire du mal ¹⁹. » Ce n'est pas le bonheur qu'il cherche ; il se donne entièrement, corps et âme, à une espèce d'idéal de la perversité...

Les mœurs de Valmont, de Madame de Merteuil et, à vrai dire, de toute la société de cette époque, mœurs issues de la richesse associée à l'oisiveté, appellèrent, suscitèrent, et pour tout dire méritèrent la Révolution qui arriva sitôt après et sur laquelle Laclos déversa ses réserves d'intrigue. Une curieuse lettre de lui, datée 16 germinal an IX (7 avril 1801), éclaire d'une lumière étrange ses dispositions mentales pendant les dernières années de sa vie : « Si la destinée que j'aurai, écrit-il à sa femme, me laisse plus de loisir qu'il n'en faut à ma paresse, je sais d'avance à quoi l'employer. Depuis assez longtemps l'idée d'un roman germe dans ma tête, et j'ai presque pris hier l'engagement de m'en occuper [...]. Le motif de l'ouvrage est de rendre populaire cette vérité qu'il n'existe de bonheur que dans la famille ²⁰ ».

Au déclin de sa vie, Laclos voulait écrire son *Grandisson*. Je ne pense pas qu'il y ait à regretter qu'il n'ait pu mener à bien ce projet excellent. Il demeure l'homme d'un seul livre. « Je résolus [*sic*] de faire un ouvrage qui sortit de la route ordinaire, qui fit du bruit, et qui retentît encore sur la terre quand j'y aurai passé ²¹. » C'est ainsi que Laclos s'exprime au sujet des *Liaisons dangereuses* ; et le comte Alexandre de Tilly, qui cite ces mots dans ses *Mémoires*, ajoute ceci : « Ces expressions un peu oratoires et que je me rappelle comme si c'était d'hier me frappèrent d'autant plus que sa conversation froide et méthodique n'était nullement de cette couleur-là ²². »

Je me sens plus en accord avec une telle déclaration d'intention qu'avec celle qui supposait le désir d'écrire un ouvrage édifiant. Pourtant j'admets que le livre pourrait renfermer une faible quantité de sincérité, et je suis du même avis que M. Louis de Chauvigny, qui connaît bien Laclos, et à qui nous devons la publication de sa correspondance, quand il

19. Lettre CXV.

20. Laclos, *Œuvres complètes*, éd. Laurent Versini (Bibl. de la Pléiade, 1979), p. 1064. Selon cette édition, la lettre est datée de Milan, 18 germinal an IX (8 avril 1801).

21. « Appendice VI, n° IV, Tilly », in Laclos, *Œuvres complètes*, éd. Maurice Allem (Bibl. de la Pléiade, 1951), p. 708. Dans cette édition, le passage : « et qui retentit [...] j'y aurai passé » est en italiques.

22. *Ibid.* (note).

écrit : « [Sa satisfaction n'est pas moins sincère quand le digne évêque de Pavie, après avoir lu le livre, annonce à qui veut l'entendre que *Les Liaisons dangereuses* sont un ouvrage d'une grande qualité morale, et dont il recommande la lecture, surtout pour les filles²³.] »

Ainsi soit-il.

23. Préface (?) de Louis de Chauvigny à Laclos, *Lettres inédites*, Mercure de France, 1904, p. ?